

Martin Motte

Georges-Henri Soutou - Jérôme de Lespinois
Olivier Zajec

La mesure de la force

Traité de stratégie de
l'École de guerre



Tallandier

La mesure de la force

Des mêmes auteurs

Martin Motte

Approches de la géopolitique, codirection avec Hervé Coutau-Bégarie, 2^e éd. augmentée, Economica, 2015.

De la guerre ? Clausewitz et la pensée stratégique contemporaine, codirection avec Laure Bardiès, Economica, 2008.

Une éducation géostratégique. La pensée navale française de la Jeune École à 1914, Economica, 2004, Grand prix 2005 de l'Académie de Marine.

Georges-Henri Soutou

La Grande Illusion. Quand la France perdait la paix (1914-1920), Tallandier, 2015 ; « Texto », 2016.

L'Europe de 1815 à nos jours, PUF, 2007.

La Guerre de cinquante ans, Fayard, 2001.

L'Alliance incertaine. Les rapports politico-stratégiques franco-allemands (1954-1996), Fayard, 1996.

L'Or et le Sang. Les buts de guerre économiques de la Première Guerre mondiale, Fayard, 1989.

Jérôme de Lespinois

(dir), *Politique, défense, puissance. 30 ans d'opérations aériennes*, La Documentation française, 2011, Prix Edmond Fréville-Pierre Messmer.

La Bataille d'Angleterre (juin-octobre 1940), Tallandier, 2011.

(dir.), *La Doctrine des forces aériennes françaises (1912-1976)*, La Documentation française, 2010.

L'Armée de terre française. De la défense du sanctuaire à la projection, L'Harmattan, 2001.

Olivier Zajec

Frontières. Des confins d'autrefois aux murs d'aujourd'hui, Chronique, 2017.

Introduction à l'analyse géopolitique, 2^e éd. revue et augmentée, Éditions du Rocher, 2016.

Nicholas J. Spykman. L'invention de la géopolitique américaine, Presses universitaires de Paris-Sorbonne, 2016, Prix Albert Thibaudet.

MARTIN MOTTE

GEORGES-HENRI SOUTOU, JÉRÔME DE LESPINOIS,
OLIVIER ZAJEC

LA MESURE
DE LA FORCE

Traité de stratégie de l'École de guerre

Tallandier

In memoriam
Hervé Coutau-Bégarie (1956-2012)

Les opinions exprimées ici n'engagent que les auteurs.

Cet ouvrage sera prolongé par un MOOC intitulé *Cours de stratégie de l'École de guerre*, coproduit par l'École pratique des hautes études et l'École de guerre. Il sera mis en ligne à l'automne 2018 sur la plateforme France Université Numérique.

ISBN : 979-10-210-2897-5

© Éditions Tallandier, 2018
48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris
www.tallandier.com

Introduction

Pourquoi mettre à la disposition du grand public cultivé les cours de stratégie de l'École de guerre ? Et d'abord, qu'est cette école ? Lointaine héritière d'une institution remontant aux années 1870, où enseigna notamment le futur maréchal Foch, elle a pour mission de « préparer les officiers supérieurs à commander des grandes unités et à exercer des responsabilités dans les états-majors d'armée, interarmées et interalliés, au sein des directions et des services, ainsi que dans les organismes ministériels et interministériels où se conçoit et se conduit la politique de défense et de sécurité¹ ».

Recrutés sur concours, les 230 stagiaires de l'École de guerre, dont 80 étrangers, ont en moyenne 38 ans². Ils sont issus des trois armées (terre, air, mer), ainsi que de la gendarmerie et des services. Entre leur formation initiale dans leurs armées respectives et leur entrée à l'École de guerre, ils ont servi pendant une quinzaine d'années : compte tenu de ce qu'a été le début du XXI^e siècle, beaucoup d'entre eux ont accumulé une solide expérience sur des théâtres aussi divers que les Balkans, l'Afghanistan, le golfe de Guinée, l'océan Indien, la Côte d'Ivoire, la Centrafrique, le Liban, la Libye, le Mali, l'Irak... et la liste n'est pas limitative, la France étant

le deuxième prestataire d'opérations extérieures au monde après les États-Unis.

C'est dire si le stagiaire entrant à l'École de guerre est un excellent spécialiste de son arme d'origine. Ce spécialiste doit maintenant devenir un généraliste, c'est-à-dire passer du niveau tactique aux niveaux opératif et stratégique. On ne lui demande plus seulement de savoir combattre, mais encore de comprendre comment planifier, conduire et articuler les combats (ou au moins les démonstrations de puissance) pour faire prévaloir la volonté de la France. Il s'agit en d'autres termes de doser l'usage de la force en fonction du but politique recherché – d'où le titre de cet ouvrage.

Le dosage en question implique un dialogue permanent entre les responsables politiques et les responsables militaires. Aux premiers revient la mission de définir les buts stratégiques de la France, aux seconds de trouver les moyens militaires de les atteindre. Mais un tel partage des tâches, qui semble très simple en théorie, est très complexe à mettre en pratique, car les deux hiérarchies raisonnent rarement selon les mêmes normes mentales et les mêmes temporalités. Le politique, qui conduit une « grande stratégie » et doit jongler avec les contraintes budgétaires comme avec les échéances électorales, sous-estime parfois les difficultés concrètes du militaire déployé sur le terrain, et vice-versa. L'un et l'autre ont d'autant plus de mal à s'accorder qu'ils agissent et interagissent sous la pression de l'opinion publique.

Cette interaction souvent tendue entre le politique, le militaire et l'opinion n'a rien de nouveau : Clausewitz l'évoquait déjà il y a deux siècles sous le nom d'« étrange trinité ». Mais elle se présente aujourd'hui sous une forme particulièrement préoccupante, car vu la suspension du service national il y a plus de vingt ans, les nouvelles élites civiles manquent de connaissances militaires. De ce fait, beaucoup de politiques

ont tendance à considérer la Défense comme un service public parmi d'autres alors qu'elle est la condition de possibilité de tous les autres : on n'a jamais vu qu'un pays envahi ou en état de guerre civile ait une administration très satisfaisante ! Quant aux financiers, nombre d'entre eux regardent d'un mauvais œil les dépenses d'armement sans se demander ce que deviendrait une économie plongée dans le chaos, et en oubliant que, dans l'histoire des grandes puissances, l'expansion économique fut inséparable d'un effort militaire soutenu.

On comprend dès lors l'intérêt d'un livre comme celui-ci : outre son utilité immédiate pour la formation des stagiaires de l'École de guerre, il ambitionne de fournir aux élites civiles et à l'opinion éclairée les connaissances dont elles ont besoin pour nouer avec les élites militaires le dialogue sans lequel il n'est pas de stratégie digne de ce nom.

Reste à présenter ce qui fait la spécificité méthodologique de cet ouvrage. Elle tient pour l'essentiel à l'héritage d'Hervé Coutau-Bégarie (1956-2012), notre prédécesseur à l'École de guerre, figure de proue de l'école stratégique française et l'un des principaux artisans du renouveau qu'elle connaît depuis un quart de siècle³. Des milliers d'officiers ont suivi avec enthousiasme son enseignement en France et à l'étranger ; il a dirigé les thèses de stratégestes aussi éminents que les généraux Desportes, Durieux ou Grintchenko, et plus généralement marqué de son empreinte toute une génération de chercheurs, dont beaucoup ont adhéré à son Institut de stratégie comparée ou écrit dans sa revue *Stratégique*.

Le secret de son influence fut de n'avoir jamais cédé aux modes intellectuelles. Sans méconnaître l'apport des *war studies* (approche éclectique du fait guerrier combinant sociologie, psychologie, droit, politologie, etc.), ni bien sûr ignorer le rôle que joue la technologie dans la guerre, Hervé Coutau-Bégarie a défendu bec et ongles la nécessité d'un retour aux

grands penseurs de la stratégie, étudiés dans le texte et non à travers le filtre déformant des commentaires de commentateurs. Il eut d'ailleurs l'honneur d'introduire l'histoire des idées stratégiques dans le temple de l'érudition qu'est l'École pratique des hautes études et de mettre sur pied une collaboration extrêmement fructueuse entre cette institution et l'École de guerre⁴.

Une telle insistance sur les classiques excite parfois le sarcasme : remonter à Sun Tzu ou à Jomini, n'est-ce pas préparer la guerre d'il y a vingt-cinq siècles ou celle de l'ère napoléonienne ? Laissons la réponse à Charles de Gaulle : « La forme des batailles change avec les matériels, la philosophie de la guerre ne change pas. Elle ne changera pas aussi longtemps que ce sont des hommes qui feront la guerre parce qu'elle découle de leur Nature⁵. » Étudier la stratégie, c'est donc articuler les principes militaires de toujours avec les formes guerrières d'aujourd'hui.

Tel était le but que se proposait Hervé Coutau-Bégarie dans son monumental *Traité de stratégie*⁶. Le présent ouvrage s'adresse à un public plus large, mais il poursuit le même objectif. Au lecteur de dire s'il l'a atteint.

*Martin Motte, Georges-Henri Soutou,
Jérôme de Lespinois, Olivier Zajec.*

Chapitre 1

LES DONNÉES ÉLÉMENTAIRES DE LA STRATÉGIE

« De quoi s'agit-il ? » Telle est selon Foch la question initiale qui doit guider toute réflexion stratégique¹ ; elle commandera donc notre entrée en matière. On cherchera d'abord à définir la stratégie. On se demandera ensuite si elle peut être enseignée et apprise, en d'autres termes si le présent ouvrage a une quelconque légitimité ! La troisième étape portera sur le bon usage de l'histoire comme source de la théorie stratégique.

Qu'est-ce que la stratégie ?

Le terme « stratégie » est aujourd'hui employé à tort et à travers : on parle de stratégie d'entreprise, de stratégie de communication, de stratégie de carrière, etc. Le dénominateur commun à ces différentes approches est qu'elles consistent à mettre en cohérence des fins et des moyens. Mais elles ne relèvent pas du domaine militaire et abusent donc d'un mot dont l'étymologie grecque est pourtant claire : la stratégie est le fait de faire avancer (*ageîn*) une armée (*stratos*). C'est par excellence le cas au niveau opérationnel, privilégié dans le présent manuel. Mais ce niveau s'inscrit dans un cadre plus vaste, qui rend nécessaire

une vision élargie de la stratégie. Nous partirons donc de la définition qu'en donne le général Beaufre : « La stratégie est l'art de la dialectique des volontés employant la force pour résoudre leur conflit². »

La stratégie comme art

En présentant la stratégie comme un art, il faut prendre garde que ce mot est piégé. Dans son acception actuelle en effet, il est auréolé des connotations transcendantes que lui ont données la Renaissance et le romantisme : l'artiste, c'est le génie, le demi-dieu doté de pouvoirs de perception et de création extraordinaires. En l'occurrence, c'est Napoléon. Mais pour l'Antiquité et le Moyen Âge, le mot « art » s'appliquait à toute pratique supposant l'application de règles en vue d'une fin donnée : il recouvrait donc des réalités que le vocabulaire français distingue, la technique, la méthode, l'artisanat, le métier et l'art au sens où nous l'entendons aujourd'hui.

Dès lors, le terme « art » ne doit ni trop exalter, ni trop effrayer l'apprenti stratège : n'est pas Napoléon qui veut, mais un officier intelligent, volontaire et travailleur doit pouvoir devenir un bon artisan de la guerre. Ce n'est déjà pas si mal, d'autant que l'Empereur a fini par se brûler les ailes à son propre génie...

Présenter la stratégie comme un art revient d'autre part à l'opposer à la science au sens le plus courant du mot, indûment accaparé par les sciences dites « exactes ». Mais, à l'origine, ce mot désignait tout savoir constitué (ainsi la théologie était-elle considérée comme une science). C'est à cette acception première qu'on en revient aujourd'hui en parlant de « sciences humaines ». Disposant elle aussi d'un ample corpus théorique, la stratégie peut prétendre au statut de science. Mais la science stratégique ne vaut que comme préparation à la pratique ; la

dimension artisanale ou artistique de la stratégie reste donc centrale. Cela ressort clairement de ses trois aspects fondamentaux : l'examen de la situation, l'établissement d'un plan, la conduite des opérations.

Dans le cadre défini par le niveau politico-stratégique, le responsable du niveau opératif doit d'abord examiner la situation. La première donnée à prendre en compte est le rapport de forces physiques (effectifs, genre et portée des armes). Comme ces forces sont quantifiables, leur étude mobilise ce que Pascal appelait « l'esprit de géométrie³ » ; en d'autres termes, elle relève moins de l'art que des sciences exactes – du moins en théorie, car l'ennemi complique les choses en cherchant à fausser notre perception du rapport de forces.

Une fois ce rapport établi, on examine les manœuvres amies et ennemies possibles, ce qui impose de considérer les distances-temps et les besoins logistiques, autres données quantifiables. Mais la réussite d'une manœuvre dépend aussi de données immatérielles : la volonté du chef qui la conduit, le moral et l'entraînement des troupes qui l'exécutent, la façon dont les opinions publiques belligérantes ou neutres vont la percevoir, l'attitude des populations au milieu desquelles elle se développera, etc.

Ici, « l'esprit de géométrie », dépassé par le nombre des variables et leur caractère non quantifiable, doit céder la place à « l'esprit de finesse⁴ ». Faute de pouvoir compter, il s'agit de deviner, raison pour laquelle Napoléon parlait de « partie divine » de la guerre⁵. Cette divination suppose des connaissances en matière de politique, d'histoire, de géographie, de philosophies et de religions, puisque tous ces facteurs conditionnent le comportement des acteurs. Elle requiert également un sens aigu de la psychologie. Elle mobilise enfin la capacité éminemment intuitive et artistique à synthétiser et à hiérarchiser ces nombreuses données – capacité que de Gaulle rattachait

à la « culture générale », à ses yeux « la véritable école du commandement⁶ ».

La synthèse obtenue permet de retenir l'idée de manœuvre la plus pertinente et d'aborder la phase de planification, qui définit les moyens de concrétiser cette idée. Mais compte tenu des réactions ennemies, le plan ne se déroulera pas comme un long fleuve tranquille, d'où la nécessité d'élaborer des variantes. L'idée initialement simple débouche donc sur un difficile calcul (ou plutôt évaluation) des probabilités. Sa résolution dépend là encore de l'esprit de finesse et de synthèse, ou comme l'écrit Clausewitz de « l'habileté à extraire d'une multitude d'objets et de circonstances, par un jugement instinctif, le plus important et le plus décisif⁷ ».

Quant à la conduite des opérations, elle relève par excellence de l'artisanat ou de l'art, puisqu'elle est une activité créatrice : elle consiste selon Sun Tzu à « créer des situations qui contribueront à la réalisation des plans⁸ ». « Manœuvrer », écrit de même l'amiral Castex, « c'est se remuer intelligemment pour créer une situation favorable⁹ ». Mais en manœuvrant nos forces physiques et morales, c'est en fait celles de l'ennemi que nous cherchons à manœuvrer : il s'agit en dernière instance de le priver de sa liberté d'action, de l'acculer dans une posture purement réactive où il subit notre volonté et devient donc prévisible. On pourrait d'ailleurs caractériser la stratégie comme l'art de réduire une situation militaire peu prévisible en situation militaire de plus en plus prévisible.

Un dernier élément contribue à conférer à la stratégie sa valeur artistique : il s'agit de la ruse, qui joue à tous les niveaux – évaluation initiale du rapport de forces, planification et conduite des opérations. En son essence, la ruse consiste à leurrer l'ennemi en créant une image faussée de la situation. Cet art d'illusionniste ou de metteur en scène revêt deux formes. La forme mineure ou négative se contente de dissimuler à l'ennemi

une partie de nos forces (camouflage, exploitation des couverts, etc.). La forme majeure ou positive hypnotise l'ennemi en agitant la menace de forces inexistantes (détachements se faisant passer pour des unités complètes ; chars gonflables utilisés par les Alliés en 1944 dans le cadre de l'opération Fortitude, etc.). C'est ce que Leao, un stratège chinois de l'Antiquité, appelait « créer de l'être à partir du néant¹⁰ ».

La stratégie comme dialectique des volontés

En deuxième lieu, la stratégie est une dialectique, c'est-à-dire une méthode de discussion, de débat. Mais alors que la dialectique des philosophes recourt à des arguments de raison, la stratégie emploie des arguments de force – des arguments frappants au sens littéral du terme. La tendance à la surenchère qui guette tout débat y est démultipliée par le fait que chaque adversaire joue ses intérêts, voire sa survie, politiques, d'où ce que Clausewitz nomme une « poussée aux extrémités¹¹ ». Idéalement, la stratégie doit contrôler la dialectique d'ascension aux extrêmes pour éviter que la dépense de forces excède la valeur de l'enjeu. Mais ici se présentent deux difficultés.

La première est que la valeur en question est largement subjective, car des considérations idéologiques se greffent souvent sur les données matérielles. Par exemple, la rivalité franco-allemande sur l'Alsace-Moselle ne portait pas seulement sur le potentiel économique et stratégique de ces régions, mais aussi sur le fait qu'elles incarnaient deux définitions opposées de la nationalité : selon la France, elles étaient françaises parce qu'une majorité de leurs habitants souhaitaient l'être ; selon l'Allemagne, elles étaient allemandes parce que de langue et de culture germaniques. On retrouve un phénomène analogue dans la controverse israélo-arabe, qui renvoie en dernière instance à une question théologique : à quel peuple Dieu a-t-il

donné la Terre promise ? Ainsi, constate Clausewitz, la valeur de l'enjeu ne peut être définie « en soi », mais est « relative aux deux États [ou partis] opposés¹² ». Seule une solide culture générale permet de l'appréhender.

La seconde difficulté est que l'ascension aux extrêmes entraîne très souvent une révision à la hausse de l'enjeu, moyen pour les dirigeants de légitimer les pertes déjà enregistrées. La Grande Guerre en fournit une excellente illustration : en août 1914, l'enjeu principal était pour les Français le recouvrement de l'Alsace-Lorraine. Mais le bilan effroyable de la bataille des frontières (plusieurs centaines de milliers de morts, blessés et disparus) entraîna une radicalisation : le 20 septembre, le gouvernement français proclama son intention de détruire le militarisme prussien. Dès lors, la guerre ne pouvait plus se conclure que par la défaite totale d'un des deux camps.

Dans la formule du général Beaufre, cette question des enjeux est exprimée par le troisième terme clé, la « volonté ». Elle porte sur un projet politique : chaque collectivité en lutte veut imposer à l'autre une forme de pouvoir dont cette dernière ne veut pas. Peu importe que ledit pouvoir soit de nature territoriale, économique, idéologique ou religieuse : dès qu'il y a enjeu de pouvoir entre collectivités, on est dans le domaine politique, d'où le mot de Clausewitz selon lequel « la guerre est une simple continuation de la politique par d'autres moyens¹³ ».

Affinement de la définition

Telle que nous venons de l'étudier, la définition du général Beaufre présente trois inconvénients. Le premier est de ne pas préciser qu'il existe deux façons d'employer la force : emploi effectif ou emploi virtuel (menace, chantage, etc.). Le deuxième est de ne poser qu'implicitement le lien entre guerre et politique, de sorte que la définition pourrait s'appliquer à une

bagarre d'ivrognes. Le troisième, qui est aussi le plus grave, consiste à majorer la part de la volonté au risque de tomber dans le volontarisme.

Le propre du volontarisme est d'être obsédé par le résultat voulu au point d'en oublier la limitation des moyens. Dans ce tour d'esprit, les forces morales sont censées suppléer la modestie des forces physiques. C'était l'avis de Napoléon, pour qui les « affaires morales » représentaient les « trois quarts » de la guerre, « la balance des forces réelles » un quart seulement¹⁴ ; aussi l'Empereur, à la suite de la Révolution, se croyait-il de taille à défier l'Europe entière, prétention que la France paya au prix fort en 1815. En 1914, l'illusion volontariste sévissait encore : « Nous pensions que le moral suffisait à tout », reconnu après coup le maréchal Foch, mais la dure réalité de la guerre vint ruiner cette « conception enfantine¹⁵ ». Cela n'empêcha pas Hitler de la ressusciter pour le plus grand malheur de son peuple...

En stratégie, le volontarisme est donc un péché capital. Les forces morales peuvent certes compenser dans une certaine mesure les carences physiques, mais il s'agit précisément de ne pas dépasser la mesure ! C'est pourquoi Liddell Hart rappelle que « le commencement de la sagesse militaire réside dans le discernement du possible¹⁶ ».

Pour pallier les inconvénients de la définition proposée par le général Beaufre, Hervé Coutau-Bégarie l'a reformulée ainsi : « La stratégie est la dialectique des intelligences fondée sur l'utilisation ou la menace d'utilisation de la force à des fins politiques¹⁷. » L'intelligence intervient comme une instance de contrôle par rapport aux emballements de la volonté : dans la mythologie grecque, elle est incarnée par Athéna, qui est également la déesse de la stratégie, alors que son frère Arès, dieu des combats, personnifie la violence débridée et irrationnelle.

Est-ce à dire que l'intelligence obligerait toujours le stratège à revoir ses objectifs à la baisse pour les aligner sur les moyens disponibles ? En partie seulement, car l'intelligence vient aussi compenser la limitation des moyens par divers expédients. Le plus simple consiste à utiliser le terrain comme multiplicateur de puissance en se retranchant dans une localité, un bois, etc. La mobilité est elle aussi un multiplicateur, car elle permet de refuser le combat à l'adversaire là où il est fort et de le lui imposer là où il est faible : « Pour peu que nous soyons cinq fois plus mobiles que l'ennemi, nous pouvons lui tenir tête avec un cinquième de ses troupes », estimait Lawrence d'Arabie¹⁸. L'expédient le plus subtil est naturellement la ruse : Ulysse est beaucoup moins fort que le Cyclope, mais il en triomphe grâce à ses stratagèmes, et ce n'est pas un hasard s'il bénéficie constamment des faveurs d'Athéna.

Cependant, à trop vouloir éviter l'écueil du volontarisme, on tomberait dans l'excès inverse, celui d'éclipser le rôle capital de la volonté. Or, il ne suffit pas qu'Athéna inspire de bonnes ruses à Ulysse, encore faut-il que ce dernier veuille suffisamment s'en sortir pour oser crever l'œil du Cyclope. Hervé Coutau-Bégarie en était d'ailleurs bien conscient, puisqu'il précisait que « la stratégie est une affaire d'intelligence commandée par la volonté¹⁹ ». On retrouve en somme le portrait du bon chef de guerre esquissé par Napoléon : il doit être « carré autant de base que de hauteur », c'est-à-dire équilibrer les qualités d'intelligence et de volonté²⁰.

Par ailleurs, il faut tenir compte des moyens d'action non militaires. Or, dans la crise ukrainienne de 2013-2014 par exemple, les emplois virtuels et réels de la force ont été constamment précédés, accompagnés et relayés par des pressions économiques, des campagnes médiatiques, etc. De nombreux politologues, sociologues ou journalistes ont cru y voir une caractéristique des « nouvelles conflictualités ». Il n'en est rien : c'était déjà le

cas durant la guerre du Péloponnèse (431-404 avant J.-C.) ou, à la même époque, dans la Chine des Royaumes combattants, comme on le constate en lisant Thucydide et les classiques chinois.

Par retouches successives, on en arrive donc à la formule proposée par Georges-Henri Soutou : « La stratégie est l'art de la dialectique des volontés et des intelligences employant entre autres la force ou la menace de recours à la force à des fins politiques²¹. » Cet ultime correctif ne relativise nullement la place déterminante de la force dans la définition : quand les pressions non militaires ne s'accompagnent pas d'un recours réel ou virtuel aux armes, elles relèvent de la diplomatie, non de la stratégie à proprement parler.

Du côté des praticiens

Aux définitions conceptuelles de la stratégie, il n'est pas inutile d'ajouter deux descriptions de la pratique stratégique. Selon une maxime prêtée au maréchal Bugeaud, « la stratégie, c'est l'art de s'arranger pour être le plus fort, et quand on ne l'est pas, pour f... le camp sans dommage²² ! ». Sous ses allures de boutade, la formule est très profonde et rejoint les approches précédentes. Elle sous-entend en effet un rapport de forces équilibré, voire défavorable, que l'art du stratège parvient à rendre favorable en un point donné. D'autre part, elle exclut le volontarisme : là où il n'y a pas d'espoir raisonnable de victoire, il faut savoir battre en retraite, non pour jeter l'éponge mais pour conserver ses forces en vue de la suite du conflit ou pour peser sur les négociations de paix.

Moltke l'Ancien professait pour sa part que « la stratégie est un système d'expédients », « l'art d'agir sous la pression des circonstances » et de s'adapter à des « situations sans cesse modifiées²³ ». Comme Bugeaud lorsqu'il parlait de « s'arran-

ger », il situait donc la pratique stratégique du côté du bricolage. Ce terme a d'ailleurs une origine militaire, puisqu'il vient du mot « bricole », qui désignait au XIV^e siècle une sorte de catapulte ; ultérieurement, « aller par bricole » désigna le recours à des moyens détournés de parvenir à ses fins, ce qui induit une parenté avec la notion de « stratagème »... Au quotidien, toutefois, le bricolage stratégique est d'abord l'art de pallier les « frictions » dont parle Clausewitz, c'est-à-dire les innombrables imprévus et hasards qui viennent compromettre la mise en œuvre des plans²⁴.

Mais si la stratégie relève du bricolage, ne récuse-t-elle pas par essence la théorisation, donc l'enseignement et l'apprentissage ?

Peut-on apprendre la stratégie ?

La question n'est pas nouvelle : le futur maréchal Foch l'a déjà formulée il y a plus d'un siècle, à l'époque où, professeur à l'École de guerre, il n'avait encore jamais vu le feu et n'avait donc qu'une connaissance intellectuelle de la stratégie. Or, constatait-il, il semble y avoir contradiction entre la guerre, faite d'imprévu, de danger, de violence, de terreur, et « l'étude, qui ne vit que de calme, de méthode, de réflexion, de raisonnement²⁵ ».

Trois erreurs majeures

Pour résoudre cette antinomie, Foch procède à une comparaison entre la formation des officiers français et celle des officiers prussiens avant la guerre de 1870. À cette époque, trois postulats contradictoires avaient cours dans l'armée française :

TABLE

<i>Qu'est-ce que le cyberespace ?</i>	328
<i>Organisation stratégique du cyberespace</i>	331
<i>Rapports du cyberespace aux autres milieux</i>	335
Principes applicables aux opérations numériques.....	337
<i>La maîtrise du cyberespace</i>	337
<i>Guerre d'escadre, de côte et de course</i>	339
<i>Les principes applicables</i> <i>aux opérations numériques</i>	341
Les différents modes stratégiques	
appliqués au cyberespace	345
<i>Cyberdissuasion</i>	345
<i>L'action stratégique</i>	348
<i>La coercition</i>	351
Conclusion.....	352
Conclusion.....	353
Notes.....	359
Bibliographie indicative.....	383
Tables des figures	397
Remerciements	399
Index des noms de personnes.....	401